

## Le Docteur Léon de Lacombe (1874-1932)

L'ambulance automobile chirurgicale  
pour le front sud-ouest de la Russie (1917-1918)  
L'hôpital français d'Odessa : janvier-février 1918 \*

par E. GILBRIN

La deuxième mission sanitaire (1) envoyée dans le sud-ouest de la Russie était constituée par une section d'ambulances automobiles chirurgicales, connues sous le nom d'autochir (2).

Cette mission était dirigée par le Dr de Lacombe, né le 12 mai 1874, à Rochefort. Externe de Sebileau et de Bourcy, il fut le provisoire de Launay. Nommé interne des Hôpitaux de Paris, il fut l'élève de Bar, de Rochard et de Berger. En 4<sup>e</sup> année d'internat, une piqûre anatomique à l'index droit provoqua un phlegmon de la main et une septicémie. Malade 5 mois, il resta « estropié » (3) de l'index. Sa thèse en 1905, était une « contribution à l'étude des contusions du foie ».

\*

\*\*

Il fut nommé chirurgien-chef de l'Hôpital français de Constantinople (4) dont je vous ai récemment relaté l'histoire.

---

(\*) Communication présentée à la séance du 4 juin 1977 de la Société française d'histoire de la médecine.

(1) « L'Hôpital français de Kiev » - E. GILBRIN et G. SAUVE - *Histoire des sciences médicales*, 1976 X, 3-4.

(2) Formations automobiles chirurgicales disposant de baraquements démontables et outillées pour soigner sur place les grands blessés. Elles avaient été créées par Pétain, au moment de l'offensive de la Somme, en juillet 1916.

(3) Motif de la citation de la médaille d'honneur des épidémies.

(4) « L'Hôpital français de Constantinople - Les médecins français et les Filles de la Charité dans les hôpitaux de Constantinople - E. GILBRIN - *Histoire des sciences médicales*, 1977, XI - 3.

Mobilisé le 3 août 1914, le Dr de Lacombe rentra en France et fut affecté au 2<sup>e</sup> régiment d'artillerie lourde. Il fut désigné le 20 mars 1915 pour faire partie du corps expéditionnaire d'Orient. Son départ fut différé.

Le 22 mars 1917, il fut nommé médecin-chef de la section d'autochir n° 23 pour le front sud-ouest de la Russie. Cette formation comprenait le Dr Pierre Brocq (1), le Dr Aimé Mouchet, le Dr Ulin, radiologiste, 4 médecins-majors de 1<sup>re</sup> classe : Besset, Cayotte, Mutel, Rougier, 5 médecins-majors de 2<sup>e</sup> classe : Boudemont, Grillant de Grissac, Labay et Truffert ; 5 médecins auxiliaires ; 7 dentistes ; un pharmacien, Mitonnard ; des infirmiers ; des chauffeurs ; des ouvriers, soit 223 personnes.

Personnel et matériel ont été divisés en trois et sont partis avec les trois échelons de la mission sanitaire envoyée à Kiev.

Le Dr Truffert (2) partit avec les Dr Cresson et Sauvé. Sa fille, Mlle Jacqueline Truffert, nous a communiqué des notes prises par son père et un album de photographies d'Odessa, de l'époque, où vous verrez la rue Richelieu où a été installé l'hôpital français.

L'inauguration de la section d'autochir eut lieu à Kiev en même temps que celle de l'Hôpital français le 25 septembre 1917. Le général Niessel l'inspecta le 9 octobre et la trouva pourvue du matériel le plus moderne.

Un matin d'octobre, où Truffert se trouvait dans un hôpital à Kiev, les médecins reçurent l'ordre du Soviet des infirmiers de participer à l'entretien de l'hôpital. Ils durent balayer, laver les dalles, frotter les parquets, lessiver les murs. Pendant que les médecins s'adonnaient à cette corvée, les infirmiers administraient les remèdes aux malades et faisaient les pansements.

Un membre du comité directeur soviétique fut amené sur un brancard, souffrant, gémissant. Une intervention semblait urgente. Les chirurgiens répondirent, qu'étant de corvée, ils ne pouvaient abandonner leurs postes. On indiqua au camarade infirmier l'armoire où se trouvaient les instruments et on lui donna quelques indications techniques. L'infirmier alla rendre compte de ce mandat au patient qui continuait à se plaindre. Après une nuit de méditation, le membre du comité directeur modifia le règlement. Les médecins reprenaient leur service et on leur rendait leur automobile (7).

---

(5) Pierre Brocq (1884-1960), futur professeur à l'Hôtel-Dieu.

(6) Paul Truffert (1888-1971) était interne à La Pitié, en 1914. Réformé pour une affection pulmonaire, engagé volontaire dès le début de la guerre, il est parti comme médecin aide-major au 13<sup>e</sup> Régiment d'artillerie. Il n'avait en Russie, à sa disposition, que la réédition, en 1916, d'une carte datant de 1885. Au retour, il publia d'importants travaux anatomiques et devint O.R.L. à l'hôpital Notre-Dame-de-Bon-Secours, où il fit la grande chirurgie faciale. Il fut le seul membre O.R.L. de l'Académie de chirurgie.

(7) Relaté par Gabriel de La Rochefoucauld, à l'occasion d'un article d'André Gide dans la *Nouvelle Revue Française* où il avait écrit : « Je ne parviens pas à me persuader que les sociétés soviétiques doivent fatalement et nécessairement amener l'étranglement de tout ce pour quoi nous vivons. » - « Médecine et Communisme » - *Journal des Débats*, 27 novembre 1932.

La section d'autochir quitta Kiev le 26 octobre pour le front de Podolie. Elle a installé ses ambulances dans la vallée supérieure du Dniestr : Pierre Brocq à Kamenientz-Podolsk, et Aimé Mouchet à Mouranie-Kourilovski.

Le 1<sup>er</sup> janvier 1918, la section reçoit l'ordre de partir en train et de s'installer à Odessa dans l'hôpital anglais.

\*

A Odessa, le quartier central évoquait une ville française avec sa cathédrale, ses artères bordées d'arbres, ses larges trottoirs, ses maisons en pierre avec balcons, ses magasins. La gare était envahie par des déserteurs sans armes qui prenaient d'assaut les trains. Pendant que les hommes fuyaient, les femmes se préparaient à combattre. Sur les places, leurs bataillons, en apparence disciplinés, faisaient l'exercice avec des fusils abandonnés par les soldats. Un officier déclarait : « Ma cuisinière fait une période militaire et ma femme de chambre assiste à une réunion de son Soviet de notre quartier. »

Au restaurant, les réfugiés roumains ne boivent que de l'eau, les Russes du Champagne. Il y avait Opéra le soir ; l'orchestre attaquait la Marseillaise sur un rythme lugubre qui n'avait rien de commun avec les notes entraînantes de Rouget de Lisle. On buvait, on jouait, on dansait, on massacrait. Un cuirassé avait été récemment coulé par son équipage qui avait préalablement jeté tous les officiers à la mer, chacun avec un boulet aux pieds.

Lorsque l'Ukraine avait proclamé son indépendance, Odessa qui, sous le régime tsariste, avait joui d'une certaine autonomie administrative, fit déclarer, par ses Soviets, qu'elle consentait à se ranger sous les drapeaux de la nouvelle République et à coopérer à son budget, mais elle entendait s'administrer elle-même et demandait à être considérée comme un port libre. La Rada refusa ces prétentions et la lutte commença.

Plus de 14 000 officiers renvoyés des armées n'avaient d'autres moyens de vivre que la mendicité. 20 000 rôdeurs ou chômeurs s'étaient réunis exigeant 10 millions de roubles des bourgeois et des banques qui s'exécutèrent.

Le manque de travail était tel qu'on voulait instituer une loi ordonnant à ceux qui travaillaient depuis 4 ans, de laisser la place aux autres et limitant, à un seul membre par famille, le droit à un emploi.

Un conseil de 10 personnes — 5 Ukrainiens et 5 Bolcheviks — essayait de gouverner, sans pouvoir maintenir l'ordre.

Dès son arrivée, le Dr de Lacombe organisa des soupes populaires en association avec les Anglais. Le 23 janvier, la Croix-Rouge russe désaffecte une de ses formations sanitaires et la remet au Dr de Lacombe pour qu'il puisse y installer son hôpital. C'est l'agence du Crédit Lyonnais (8), vaste et

---

(8) L'agence du Crédit Lyonnais, la première succursale en Russie avec celle de Moscou, a été ouverte le 7 février 1892, à l'angle des rues Catherine et du Théâtre. *La Russie commerciale*, journal commercial français publié à Odessa, relate l'inauguration

beau bâtiment en pierres de taille avec caves voûtées. Il est situé au centre de la ville près du port et de la gare, tout près de l'Opéra, 11, rue de Richelieu (9) et entouré par les rues Langeron (10), de Ribas (14) et Pouchkine (12), la seule qui ait conservé son nom.

Sans attendre que le local soit libéré, le Dr de Lacombe ordonne de transporter tout son matériel immobilisé à la gare, faisant preuve d'un esprit de décision et d'organisation remarquables.

Dès le lendemain matin 24, des incidents éclataient. Ukrainiens, Bolcheviks et Juifs formèrent des cortèges défilant sous les fenêtres de l'hôpital aux accents de la Marseillaise avec d'immenses drapeaux et banderoles rouges, quelques drapeaux noirs et quelques drapeaux jaune et bleu clair ukrainiens. Des orateurs, au balcon de l'Opéra, faisaient de grands gestes, interrompus toutes les cinq minutes par les premières mesures de la Marseillaise.

L'hôpital se trouvait au centre des manifestations qui durèrent de 10 h à 5 h de l'après-midi. Tramways, électricité, commerces, voitures, plus rien ne fonctionnait. Le soir, la ville avait repris sa vie habituelle.

Malgré le calme apparent, les nouvelles les plus extraordinaires circulaient. On parlait d'une déclaration de guerre de la Roumanie à la Russie, de la fuite de Lénine et de la soi-disant destruction des croiseurs Goeben et Breslau.

Le 26, deux formidables coups de canon tirés par les croiseurs Almaz et Rostilar marquaient le signal d'une attaque bolchevique qui s'empara des principaux monuments de la ville. Le pouvoir bolchevique est proclamé au balcon de l'Hôtel de ville le 27 janvier.

Alors que les cafés sont encombrés de consommateurs, les rôdeurs forcent les garçons à leur servir les plats préparés et s'emparent de la caisse. Les premiers blessés arrivent à l'hôpital : un ouvrier se rendant à son travail, une femme allant chercher du pain, un enfant de douze ans mourant.

---

qui se fit conformément aux usages du pays. L'archiprêtre de la cathédrale, entouré de ses chantres et de sa maîtrise, célébra le service religieux dans les locaux mêmes qui furent tous aspergés d'eau bénite. Après le déjeuner élégamment servi, l'agence a été déclarée ouverte et a commencé immédiatement ses opérations. L'agence fut transférée, le 16 octobre 1894, dans le bâtiment en pierres de taille. L'inauguration avec une cérémonie religieuse n'avait pas été solennelle, en raison de l'état de santé du Tsar Alexandre III.

(9) Armand-Emmanuel du Plessis de Richelieu (1766-1822), arrière-petit-neveu du cardinal, émigré français, gouverneur d'Odessa de 1803 à 1814, futur ministre de Louis XVIII, trouva quelques toises de jetées, de mauvaises bâtisses pour le commerce, deux cabanes servant d'églises, des huttes pour maisons. Onze ans plus tard, il laissa 2 000 maisons, 35 000 habitants, rues pavées, port recevant 400 navires. Sa statue, érigée en 1827, se trouve toujours sur la place à laquelle conduit le célèbre escalier construit en son honneur.

(10) Langeron Andrault, comte (1763-1831), autre émigré français, commanda une division russe à Austerlitz et, lors de l'invasion de 1814, il attaqua Montmartre.

(11) De Ribas, amiral, né à Naples en 1749, conçut l'idée de créer le port, et on date la naissance de la ville au 2 septembre 1794, date du début des travaux.

(12) Le poète Pouchkine (1799-1837) avait été exilé à Odessa, d'août 1823 à juin 1824 ; il y écrivit une ode à Ovide qui, comme lui, fut exilé sur les bords de la mer Noire.

Le 28, la direction du Service sanitaire russe demande au Dr de Lacombe de prendre des dispositions pour installer des postes de secours, préparer des équipes de brancardiers et recevoir des blessés. De fait, brusquement, les troupes ukrainiennes de la garnison s'emparent de la gare, s'efforçant de renverser le pouvoir bolchevique. Une lutte sanglante s'engage, qui durera trois jours et trois nuits sans interruption.

Dès le début de l'action, la Croix-Rouge russe fit diriger tous les blessés graves sur notre hôpital, étant donné sa position centrale et son caractère essentiellement chirurgical. En quelques heures, les 80 lits que le Dr de Lacombe avait fait préparer en hâte ont été occupés. Au fur et à mesure de l'arrivée des blessés, il fallait chercher les instruments et les pansements dans les caisses de matériel empilées les unes sur les autres. Les trois équipes chirurgicales ont opéré simultanément pendant trois jours et trois nuits.

A deux heures de l'après-midi, la bataille se passe à 300 mètres de l'hôpital. Les Bolcheviks occupent l'Opéra. Une auto-mitrailleuse prend la rue d'enfilade et crible de balles notre hôpital et mitraille systématiquement toutes les fenêtres ouvertes. Les croiseurs tirent des 210 qui font trembler l'hôpital, les canons de la gare répondent.

Une vingtaine de blessés, gravement atteints par des éclats de grenades, arrivent dans la nuit.

Le 29, les Bolcheviks reprennent la gare, des pièces attelées passent et tirent au coin des rues.

Les blessés, dont plusieurs femmes et enfants, continuent à affluer, cinquante en quelques heures et les équipes chirurgicales doivent opérer sans relâche.

La nuit, les 210 des croiseurs continuent à tirer, mais la fusillade est moins intense.

Un armistice est conclu le 30, de midi à trois heures de l'après-midi. L'hôpital peut se ravitailler en pain. Les non-combattants renouvellent leurs provisions, tandis que les combattants se munissent de cartouches et grenades. Un de nos postes de secours est installé dans le local occupé par l'état-major bolchevique d'où marins, soldats et civils repartent avec des grenades et 5 ou 6 bandes de mitrailleuses autour du corps.

Brusquement, une nouvelle fusillade très intense éclate. Des patrouilles de gardes rouges marchent avec prudence, l'arme à la main. Le bruit court que Constantinople est prise par les Anglais et que les Allemands ont jeté 115 tonnes de projectiles sur Paris la nuit précédente.

Pendant ces trois jours de lutte, brancardiers et autos portant l'emblème de la Croix-Rouge et drapeau français ont transporté de nombreux blessés. Qu'ils soient ukrainiens ou bolcheviques, la formation a respecté une neutralité absolue. Au début, les blessés avaient été placés par ordre d'arrivée, mais comme ils s'entretuaient, il fallut les hospitaliser dans des salles différentes.

Les chefs bolcheviks devenus maîtres de la ville vinrent à l'hôpital français pour exprimer leur admiration et leurs remerciements et firent livrer au Dr de Lacombe tout ce qui était nécessaire pour ses blessés.

Le 3 février, nos médecins ont assisté, de leur balcon, à l'enterrement des victimes réunies dans un même cortège. Précédé de couronnes et d'étendards — ukrainiens, bolcheviks, juifs, etc. — chaque corps de métier avait sa délégation et son drapeau. Les cercueils des marins étaient portés sur les épaules de leurs camarades. Le couvercle enlevé, selon la coutume russe, permettait de voir les corps en grande tenue blanche. Leurs camarades marchaient derrière en bon ordre. Puis venaient cent cercueils argentés (coûtant chacun 1 000 roubles). Les délégations avec musique et chants terminaient le défilé.

Le 8 février, les Bolcheviks édictaient des lois martiales : rétablissement de la peine de mort, tribunaux révolutionnaires avec exécution immédiate des jugements prononcés dès l'arrestation de ceux qui troublaient l'ordre public ou portaient atteinte à la sécurité des citoyens.

Le Roumtcherod (Roum : Roumain, Ther Tchernoe : Mer Noire, Odessa), Comité roumain mer Noire-Odessa, état-major des Bolcheviks, adresse au consul de France la lettre suivante : « Au nom des principes Liberté, Egalité, Fraternité, proclamés pour la première fois par la Révolution française, je déclare par la présente, que les citoyens de la République française domiciliés dans la ville d'Odessa, se trouvent sous la protection spéciale du Comité central exécutif du Roumtcherod et que tout individu se rendant coupable d'un attentat à leur vie, leur propriété, leur domicile désigné par les mots « appartement d'un officier français » ou « locaux d'une entreprise française » sera puni par les mesures les plus énergiques. Ce que je certifie par ma signature et par l'apposition du sceau. »

Le général Berthelot a cité le Dr de Lacombe le 26 février 1918 : « Arrivé à Odessa avec une ambulance chirurgicale de campagne, pendant que la ville était en pleine guerre civile, a assuré, avec sa seule formation, le service sanitaire dans les rues de la ville pendant les combats des 27, 28 et 29 janvier et n'a cessé de donner l'exemple à son personnel en parcourant lui-même les rues sous le feu le plus intense. »

Le Dr Cresson, médecin inspecteur, directeur des Services de santé français en Russie, a signalé sa valeur professionnelle et ses qualités d'organisateur dans des circonstances exceptionnellement périlleuses et son ascendant qui lui a permis d'obtenir de son personnel, en des heures dramatiques, des efforts considérables (24 mars 1918).

L'agence Reuter, la presse bolchevique, dans plusieurs articles, ont adressé le même éloge à l'Hôpital français et à ses médecins.

Ainsi tous, Français, Anglais, Ukrainiens, Bolcheviks, ont rendu hommage à la forte personnalité du Dr de Lacombe, à son esprit de décision, à l'efficacité de la rapidité de son installation et à l'effort considérable qu'il a obtenu de son personnel.

L'hôpital a continué à fonctionner dans des conditions moins dramatiques, puisque le 18 février, une fête de charité avait été organisée. Des affiches demandaient aux voleurs de bien vouloir cesser leurs activités pour que tout le monde puisse se rendre en toute tranquillité à cette fête. Les voleurs répondirent que le syndicat des professionnels acceptait cette proposition mais qu'ils ne pouvaient prendre aucun engagement pour les amateurs. Ils promirent néanmoins de monter une garde vigilante.

\*\*

Nous n'avons pu trouver la date du départ de la formation sanitaire.

Le Dr Truffert avait quitté Odessa le 13 février pour Petzozavods où il devait convoier 200 institutrices françaises qu'on rapatriait via Mourmansk. Il arrivera à Paris le 1<sup>er</sup> avril.

Le Dr de Lacombe arrive à Mourmansk le 16 avril. Le Dr Cresson, directeur du Service de santé des formations françaises, sans nouvelle des missions sanitaires qui devaient revenir de Tiflis et d'Ourmiah, charge le Dr de Lacombe d'assurer leur retour. Le Dr Dartigues (13) embarquera le 13 juillet à Mourmansk et le Dr Caujole (14) le 3 novembre à Bagdad.

Le Dr de Lacombe a embarqué le 27 avril 1918 pour débarquer au Havre le 7 mai 1918. Il fut nommé chirurgien de l'hôpital de Châteauroux puis mis à la disposition de l'amiral français à Constantinople de novembre 1918 au 1<sup>er</sup> mars 1919. Par la suite, il s'est installé à Le Blanc (Indre). Il est décédé à Antibes le 18 novembre 1932 à 58 ans.

\*\*

Après sa mort, le Dr Jean Texier a publié la généalogie des de Lacombe qui remonterait à un comte de Fenis, seigneur et comte souverain de Neufchâtel, en Suisse, en 1032. Henri IV a confirmé la noblesse et le titre de comte.

Dans cette longue lignée, on ne retrouve que deux médecins :

— Le Dr Jean Etienne de Lacombe qui fit ses études à l'École de santé navale à Rochefort, embarqua comme chirurgien sur la frégate *Armide* et mourut à Pointe-à-Pitre en soignant, à son bord, des marins atteints de fièvre jaune ;

— et le Dr Gaston de Lacombe (1858-1914), sans autre indication.

---

(13) E. GILBRIN : « Le Dr Dartigues ». *L'Hôpital chirurgical français de Tiflis*. En préparation.

(14) E. GILBRIN : « Le Dr Caujole ». *L'Hôpital français d'Ourmiah*. En préparation.

Bibliographie

— Archives de la Section historique de l'armée, à Vincennes.

— Archives du Crédit Lyonnais.

— Tableaux de guerre civile en Russie méridionale. Odessa aux mains des Ukrainiens et des Bolcheviks. Relation d'un officier de la mission sanitaire française. *Illustration*, 20 avril 1918, p. 393.

— TEXIER Jean : « Dr Léon de Lacombe ». *Revue de Saintonge et d'Aunis*, XXXV, 1933, p. 65.

— TRUFFERT F. : Notes personnelles.

